

Commentaire n° 6 [Françoise Mobihan] : Maupassant au Ministère de la Marine
Avril 1872-Décembre 1878

Derrière la façade monumentale du Ministère de la Marine, hôtel XVIIIème classé aux monuments historiques dix ans plus tôt, Maupassant découvre, en 1872, un monde labyrinthique de couloirs et de bureaux en enfilade qui va le happer pendant six ans.

De son premier emploi, surnuméraire sans appointements à sa dernière promotion, commis de troisième classe payé 2100 francs par an, de la Direction de la Comptabilité à la Direction du Matériel, il combat comme il peut les effets toxiques des tâches répétitives, des collègues imbéciles et des chefs de bureau harceleurs. Sous les ordres de Luneau, « un vrai chardon »¹, insensible à ses ennuis de santé, il vivra l'enfer : « S'il n'y avait pas des gens que cela ferait souffrir, écrit Guy en septembre 1878 à Flaubert qui tente en vain de le faire nommer à l'Instruction publique, il y aurait de quoi se foutre à l'eau avec une corde au cou »². En décembre, au terme d'une insupportable attente, Guy fête sa libération et son nouveau poste rue de Grenelle. Il gardera de l'expérience quelques silhouettes tragico-comiques pour ses contes, et cette compassion indignée qu'exprimera, en 1882, la chronique *Les employés*.

Commentaire n°5 : [Emmanuèle Grandadam] Maupassant à l'Instruction publique de la fin 1878 à juin 1880

(Synthèse de la *Correspondance disciple/maître*, lettres 52-166, p 133-248, *Correspondance*, Flammarion, éd. Y. Leclerc). *Biographie*, Marlo Johnston.

Dans sa correspondance avec Flaubert, Maupassant se lamente, sans relâche : son travail au ministère de la Marine lui est insupportable et l'ambiance délétère³. Or le nouveau ministre de l'Instruction publique, récemment nommé (novembre 1877) est un vieil ami d'enfance de Flaubert, Bardoux : Flaubert lui présente Guy en janvier 1878 en lui demandant de le « tirer » de la Marine « au nom des Lettres ». En mars 1878 Maupassant avait publié dans *Le Gaulois* un poème paru déjà quelques années plus tôt ; offert à Bardoux, le ministre sera sous le charme.

Mais les tracasseries administratives et la distraction de Bardoux, qui oublie les promesses faites, sont telles que Maupassant, ballotté entre espoirs et désillusions, attend quasiment un an son changement. L'année 1878 sera une des plus noires de sa vie d'employé.

En décembre 1878⁴, Maupassant envoie à Flaubert une lettre à l'en-tête du « Cabinet du Ministre de l'Instruction publique, des cultes et des Beaux-Arts : « Enfin je suis installé dans un beau bureau sur des jardins » (lettre 82, éd. Y. Leclerc).

A l'Hôtel de Rochechouart, les rapports sont cordiaux avec le chef de Cabinet, Charmes, et les chefs de bureau. Le simple commis du ministère de la Marine devient « l'un des quatre attachés du ministre »⁵. Et, foin des principes, même si l'héritier de Flaubert, comme le Maître, pense que les « honneurs déshonorent »⁶, en janvier 1880, Maupassant est nommé officier d'Académie.

¹ Lettre à sa mère, 3 septembre 1875, Suffel, n° 44.

² *Correspondance Flaubert-Maupassant*, éd. Yvan Leclerc, Flammarion, 1993, lettre n° 62.

³ On lui reproche un congé demandé l'année précédente. Il a été surpris en train de travailler pour lui par son chef qui accumule les vexations. Il a perdu sa gratification de fin d'année.

⁴ Le 18 décembre Guy reçoit sa nomination au ministère de l'Instruction publique et donne sa démission à la Marine. Le 19, heureux de la bonne nouvelle, Flaubert termine sa lettre par cette phrase « Les choses ne sont jamais ni aussi mauvaises ni aussi bonnes qu'on croit », phrase dont Maupassant se souviendra pour clore *Une vie*

⁵ Marlo Johnston, p. 245.

⁶ En apprenant la nouvelle à Flaubert, il ajoute : « Cela ne m'a pas ému », lettre 129.

Son salaire n'est pas à la hauteur de sa promotion ; il correspond à ce qu'il aurait eu à la Marine, ce qui est peu : chaque voyage à Croisset le force à rogner sur d'autres dépenses.

Ces deux années au ministère de l'Instruction rapprochent toujours plus Flaubert et son disciple : Maupassant s'engage dans le combat contre les réticences de son « bien cher patron » pour lui faire obtenir, en toute discrétion, une pension du ministre de l'Instruction ; Flaubert, de son côté, défend et sauve son « chéri » mis en cause par le juge d'instruction d'Étampes pour « outrage aux mœurs » lors de la publication, en février 1880, du même poème qui lui avait valu d'être engagé par Bardoux. Loin de pouvoir se réjouir de la publicité faite à son nom, Maupassant était extrêmement inquiet : inculpé, l'employé du ministère risquait de perdre son poste de fonctionnaire.

Mais, surtout, lui, qui une fois reconnu, espérait avoir plus de temps pour écrire, est astreint – responsabilités obligent – à un emploi du temps véritablement cannibale : de 9h à 18h30/19h. La déconvenue reviendra constamment dans ses lettres, d'autant qu'à son arrivée, il fait une découverte peu agréable, « au cabinet du ministre, on vient tous les dimanches jusqu'à midi ».

Le temps lui manque tellement qu'en février 1879, il ne peut même pas aller chercher le manuscrit du *Château des cœurs* que Flaubert le presse de récupérer. À peine peut-il se rendre chez ses voisins Caroline Commanville ou Tourgueniev que la goutte retient dans son lit. Fait plus grave encore pour lui, il ne peut même pas assister aux répétitions de sa pièce, *Histoire du vieux temps*⁷ (toute première œuvre dramatique écrite en 1874-1875 qu'il ressort de ses cartons) jouée le 19 février 1879, lors des « matinées littéraires du dimanche »⁸. Dernières conséquences de ce ministère chronophage : Maupassant se détache d'*Une vie*, commencé en décembre 1877, continué l'été suivant, puis abandonné pendant les deux années à l'Instruction ; par ailleurs en 1879, hormis sa descente de la Seine jusqu'à Médan avec Fontaine, le canotage tant aimé disparaît de son univers. Les trois derniers mois de l'année 1879 sont des mois monastiques : Maupassant met au point son recueil *Des Vers* et travaille sur « Boule de suif ». Envolée, la légende qui voudrait que « Boule de suif » ait été écrit dans les murs du ministère...

Le mois d'avril 1880, un des derniers mois de Maupassant à l'Instruction publique, est particulièrement faste sur le plan littéraire : à 15 jours d'intervalle paraîtront, dans les *Soirées de Médan*, « Boule de suif » qui, après Flaubert et Zola, sidère les lecteurs cultivés et *Des Vers* qui signalent le jeune écrivain comme un poète novateur et brillant⁹. Dès le mois de mai, Maupassant entre au *Gaulois* et devient rédacteur : ses chroniques lui permettent de gagner le double de son salaire d'employé et de dire adieu au ministère¹⁰. Mais le mois de mai, avec la mort de Flaubert, sera aussi le début d'un deuil douloureux.

Bien sûr, ces années nourriront son œuvre avec la peinture des petits employés à l'horizon rétréci par les salaires insuffisants et par les espoirs de gratifications comme seul idéal. Trait d'humour : le ministre qui dans « La Parure » invite Loisel et sa femme au bal dans les locaux de l'hôtel Rochechouart a le nom d'un cabaretier : Ramponneau.

[Emmanuèle Grandadam] **l'Hôtel Rochechouart**

À propos de la superbe bibliothèque du ministère :

Extrait de la correspondance de Flaubert à Maupassant qui avait dû lui parler de cette bibliothèque :

⁷ En mai 1879, la Princesse Mathilde, séduite par la pièce, souhaitait qu'elle soit dite dans son salon par Mme Pasca qui, souffrante, ne répondit pas à l'invitation.

⁸ Autre déception : Zola qui, avec sa « petite bande », tient la revue dramatique *Le Voltaire*, invité, n'assistera pas la représentation : la pièce, en vers, ne répond pas vraiment aux options de l'écrivain naturaliste. Par ailleurs Daudet l'éreinte.

⁹ Fin stratège, il sait jouer sur les coïncidences : il s'arrange pour que la publicité créée par un volume rejaillisse sur l'autre.

¹⁰ De fait, prudent, il commence par un au revoir en envoyant au Ministre une demande de congé de trois mois pour des raisons de santé (Lettre du 1^{er} juin 1880 accompagnée d'un certificat médical).

« Maintenant je prépare mon dernier chapitre : l'éducation. Si je pouvais chercher dans la bibliothèque de votre Ministère, j'y trouverai, j'en suis sûre, des trésors. Mais par où commencer les recherches ? il me faudrait des choses caractéristiques comme programmes d'études et comme METHODES »

Réponse de Maupassant :

« Nous n'avons pas au ministère de bibliothèque pédagogique. La nôtre ne se compose que de documents administratifs, recueils de lois, de décrets, d'arrêtés, ouvrages politiques et « vomissements économiques ». Mais je vais savoir quelle grande bibliothèque de Paris a la spécialité des ouvrages relatifs à l'enseignement, et je m'y rendrai. »

Commentaire n° 2 : [Grandadam Emmanuèle] Hôtel Potocki , 27 avenue Friedland

Sources : *Biographie* de Marlo Johnston, article dans *Histoires littéraires*, n° 40, documents fournis par la Chambre de commerce et de l'industrie sur Internet, *Correspondance* (Ch. Oberlé, Marlo Johnston, Bibliothèque de Rouen), tableau du musée Carnavalet, article de Proust dans *Le Figaro*.

La Chambre de commerce propose une visite virtuelle des lieux par vidéo

Avec la magnificence de sa façade néo-classique, l'actuelle Chambre de commerce et d'industrie de Paris installée 27 rue Friedland, dans le 8ème, est en fait l'ancien hôtel des Potocki.

Le comte Félix Nicolas Potocki, fils d'une grande famille de l'aristocratie polonaise épouse, en 1870, la fille de l'ambassadeur de Naples en Russie, alors âgée de 18 ans, la princesse Emmanuela Pignatelli que son salon, ses réceptions, et ses relations avec les artistes de son temps rendront célèbre : parmi ses fidèles, des peintres comme Jacques-Emile Blanche, Béraud, Bonnat, Gervex, et des écrivains comme Bourget et, bien sûr, Maupassant. Proust, qui voit en elle un personnage éminemment romanesque, lui consacra une chronique.

En 1879, Nicolas Potocki hérite de l'hôtel de l'avenue Friedland. En quelques années, le couple achète les immeubles contigus du 14, 14bis, 16 rue Châteaubriand et du 14 rue Balzac et ils entreprennent en 1882 de faire réagencer par l'architecte Jacques Rebour l'ensemble et la totalité de la façade sur l'avenue Friedland.

Demeure des plus fastueuses ? Résidence somptueuse ? Hôtel particulier ? Véritable palais ? Quels termes conviennent à un tel luxe architectural qui éblouit la presse mondaine de l'époque (*Le Gaulois*, *Le Figaro*) :

- Une impressionnante porte en bronze donne sur un hall de 20 m de hauteur
- Un escalier monumental, qui part d'une volée centrale puis se dédouble sur les côtés, « dépasse celui de l'Opéra »¹¹ ; il est doté de colonnes de marbres polychromes – faites de huit variétés de marbre. À l'étage : une série de tapisseries flamandes du 17^e siècle.
- Les Potocki avaient fait aménager une salle d'escrime et une serre de taille colossale, détruite par la suite, où « toute la flore »¹² était censée être représentée : la serre des Walter dans *Bel-Ami* peut en donner une idée.
- 16 rue de Chateaubriand, l'accès se faisait par de luxueux communs, célèbres pour leurs stalles d'acajou et leurs abreuvoirs en marbre rose : 38 chevaux étaient soignés par une cinquantaine de palefreniers ; cinquante voitures pouvaient se garer dans les remises.

Femme cultivée – elle suit les cours du philosophe Caro, la comtesse Potocka appartient à la caste des aristocrates intellectuels fortunés. Impertinente, ayant des « mots de gavroche contrastant

¹¹ Commentaire du *Figaro* du 16 novembre 1881, cité par Marlo Johnston, p. 60 « Loisirs de la poste », *Histoire littéraire*, n°40.

¹² *Le Gaulois* du 16 novembre 1881, cité par Marlo Johnston.

avec sa majesté de statue » (Proust), belle, chaste, aimant être aimée, elle intrigue ses admirateurs par une sorte d'anesthésie de ses sentiments sur laquelle Maupassant revient dans sa correspondance avec elle. Cette même distance affective, l'écrivain la prête à l'héroïne de *Notre Cœur*. Proust parlera de « l'exil effectif » que la comtesse recherchera plus tard dans sa maison d'Auteuil avec ses chiens.

Un tableau de Béraud qu'on peut voir au musée Carnavalet la représente, seule femme, assise sous son propre portrait peint par Bonnat (les deux seules femmes de la scène !), entourée de vingt-sept¹³ hommes conversant.

Une légende sur elle : elle aurait jeté aux pauvres, tous les soirs, depuis ses fenêtres sur l'avenue Friedland, la robe ouvragée qu'elle avait portée et ne reportait pas une seconde fois. Mais l'histoire était trop belle : Marlo Johnston ampute notre imaginaire de ce geste-là !

Maupassant rencontre le couple Potocki en 1883 en Auvergne, à Châtel-Guyon. Une promenade¹⁴ avec la comtesse au lac Pavin restera, dans la mémoire de l'écrivain, « un point sensible »¹⁵. Il se rendait souvent avenue Friedland et entretenait une riche et délicate correspondance avec d'intenses moments de confiance et de tendresse amoureuse mais aussi de doutes. Il aimait la surprendre par ses farces : il lui a fait remettre un panier contenant des grenouilles par l'intermédiaire de son domestique, François Tassart.

Après la mort du comte Potocki, la Chambre de commerce et de l'industrie achète les lieux pour ses bureaux, fait abattre les communs, réorganise l'ensemble dans le style Art déco, ajoute deux ailes. La chambre à coucher de la comtesse Potocka est devenue le bureau du Président de la C. C. I.

Et, si le cœur et votre escarcelle vous en disent, vous pouvez potockiser pendant une soirée en louant une des salles à la CCI.

Commentaire n°7 [Guy Pessiot] : Les grands boulevards

Nous allons, pour rejoindre le restaurant où nous allons déjeuner, emprunter les grands boulevards, qu'ont beaucoup fréquentés, avec leurs amis, Flaubert et Maupassant.

Ces grands boulevards, qui démarrent ici place de la Madeleine, ancienne porte Saint-Honoré, ont été aménagés en lieu et place de l'enceinte de fortifications construite au XVIIe siècle sous Louis XIII et que Louis XIV fera abattre, vers 1668, jusqu'à la porte Saint Denis.

La deuxième partie des boulevards, plus à l'est, plus populaire, de la porte Saint-Denis à la Bastille est aménagée également au XVIIe siècle, mais à partir de l'enceinte plus ancienne de Charles V du XIVe siècle.

La chaussée de ces boulevards ne sera pavée qu'en 1778.

Ils deviennent plus centraux au XIXe siècle avec l'urbanisation des faubourgs, et connaîtront leur siècle d'or entre 1820 et 1920 environ.

• Place de la Madeleine

[N°2 : **Restaurant Durand**, place de la Madeleine (agence Cook actuelle). C'est dans ce restaurant que Zola écrira, le 13 janvier 1898, sa lettre *J'accuse* qui relança l'affaire Dreyfus.]

N°30 : Un des domiciles de Maxime du Camp. Il habita également bd Haussmann.

• Le boulevard de la Madeleine

N° 11 : Domicile d'Alphonsine Plessis, (ou Marie Duplessis, *la Dame aux Camélias*), courtisane rendue célèbre par Alexandre Dumas fils.

• Le boulevard des Capucines

Ancien couvent. Ce boulevard tient une place très importante dans l'histoire de la photographie

¹³ Si je ne me suis pas trompée.

¹⁴ Tous deux sont d'excellents marcheurs.

¹⁵ Lettre de la BM de Rouen datée du 1^{er} déc 1886

et du cinéma en France (daguerriotype...).

N° 35 : Atelier de Gustave Le Gray, puis de Félix Tournachon dit **Nadar** (à partir de 1860), il était auparavant 103, rue St Lazare, avant de déménager, en 1871 pour la rue d'Anjou.

C'est également à ce fameux n°35 qu'eut lieu, en avril 1874, la première exposition **Impressionniste** avec, à côté des Renoir, Manet et Pissarro, la toile de Monet *Impression, soleil levant*.

N°14 : Emplacement de l'hôtel Scribe et Grand Café où, dans une salle au sous-sol se déroula la **première projection cinématographique**, par les frères Lumières en 1895. [Parmi les 33 premiers spectateurs figurait Georges Méliès.]

[N°11 : **Atelier d'Adrien Tournachon**, frère de Nadar, dit Nadar Jeune ouvert en 1853]

N°10 : **Le Gil Blas** (à l'entresol), journal mondain, où dès 1881 Maupassant donne des chroniques. La devise de ce journal, où fut publié, par exemple, *Germinal* de Zola feuilleton, était « Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain ». *Gil Blas* cessera sa parution en 1914. Il a connu plusieurs adresses dont le boulevard des Italiens, et les rues Gluck et Louis Le Grand.

N°1 : **Café Napolitain** fréquenté notamment par les rédacteurs du *Gil Blas*, dont Catulle Mendès, un ami poète et écrivain de Maupassant (qui a eu plusieurs domiciles dans le IXe arrondissement). Catulle Mendès, fut également le directeur de *La Vie Populaire* (supplément au *Petit Parisien*) où Maupassant écrivit également.

• Le boulevard des Italiens

Doit son nom au théâtre des Italiens, construit en 1783 (à l'emplacement actuel de l'Opéra-comique)

Fut au XIXe siècle le rendez-vous des élégants et élégantes. Il a connu plusieurs dénominations, dont le boulevard de Gand sous la Restauration (évoquant le retour de Louis XVIII) d'où les « gandins ».

[N°27 : **Le Café du Helder**, dont la qualité de l'absinthe était réputée, fréquenté notamment par les frères Goncourt.]

N°25 : Atelier du photographe portraitiste **Ferdinand Mulnier** (1817-1891), auteur notamment d'un portrait de Flaubert. Il en réalisa bien d'autres : Bonnat, Daudet, Renan, Verdi, etc...

N°22 : **Café Tortoni**, à l'angle de la rue Taitbout, fondé en 1798, surtout à la mode du temps de Balzac, de Barbey d'Aurevilly et d'Alphonse Karr, mais qui restera ouvert jusqu'à la fin du siècle. Le quotidien *l'Echo de Paris*, où collabora Maupassant, a eu là son siège.

N° 20 : Tout à côté, à l'emplacement du café Hardy, célèbre au début du XIXe siècle, voici **La Maison Dorée**, à l'emplacement de l'actuelle BNP. La façade du célèbre restaurant a été finalement conservée, suite à l'annulation du permis de construire de la BNP obtenu par grâce à la mobilisation d'associations et du ministre de la culture de l'époque Maurice Druon. [L'âge d'or de cette Maison Dorée se situe avant 1870. La revue d'Alexandre Dumas, *Le Mousquetaire*, était installée dans la cour du restaurant.]

Nous sommes arrivés à un endroit qui a été complété bouleversé dans les premières décennies du XXe siècle, avec l'arrivée de grands sièges de banques permis par l'aménagement du boulevard Hausmann et du carrefour de Richelieu-Drouot vers 1920.

N° 16 : Ici était l'un des restaurants les plus fréquentés par nos amis Flaubert et Maupassant et par les frères Goncourt : **Le Café Riche** (à l'angle de la rue Le Peletier). Il a été fondé en 1785 par Mme Riche, mais c'est Louis Bugnon qui à partir de 1847 en fait un restaurant luxueux à prix élevés, avec une cave à vins exceptionnelle. Il fut même qualifié en son temps de « Premier restaurant au monde ».

Les frères Goncourt le fréquentèrent durant quatre décennies, ainsi que Daudet, Tourgueneff, Zola, l'éditeur Michel Lévy, Georges Pouchet, pour ne citer que quelques amis de nos écrivains. Il ferma ses portes en 1916 pour laisser la place à une banque !

Vous en trouverez des descriptions détaillées dans *Bel Ami* de Maupassant, *La Curée* de Zola, *Messieurs les ronds de cuir* de Courteline, ainsi que dans le *Journal* des Goncourt, à plusieurs reprises

en juin 1872, mars 1877 et en mai 1878.

Juste une citation des Goncourt concernant le dîner du 21 juin 1872 avec Gustave Flaubert qui est de passage à Paris pour l'inauguration de la statue de Ronsard à Vendôme (où finalement il n'ira pas). Je cite les Goncourt : « *Nous dinons, bien entendu, dans un cabinet parce que Flaubert ne veut pas de bruit, ne tolère pas les individus à côté de lui et qu'il lui plaît, pour manger, d'ôter son habit et ses bottines* ».

N°15 (entre rues Grammont et Richelieu) : **La Librairie nouvelle** ou « maison de l'événement et du bien-être universel », librairie fondée en 1849, où les écrivains se donnaient souvent rendez-vous avant de jeter leur dévolu sur un restaurant. Elle a été fréquentée notamment par Louise Colet, Alexandre Dumas fils et Maxime Du Camp (qui habitaient tous non loin). Cette Librairie nouvelle a été rachetée en 1861, par **Michel Lévy**, le premier éditeur de Flaubert, qui avait son siège à deux pas, 2 bis rue Vivienne.

Le quartier entre Richelieu-Drouot et la Bourse a été, durant des décennies, le quartier général de la presse française. Avec des déménagements nombreux pour la plupart des titres. Je ne prendrai qu'un seul exemple, parce que Maupassant y a collaboré de 1880 à 1885, le journal conservateur de la haute bourgeoisie, **Le Gaulois**. Celui-ci a eu son siège successivement, ici **n°9** boulevard des Italiens, puis est passé en face, 22 boulevard Montmartre et a déménagé ensuite 2, rue Drouot, lors de sa fusion avec **le Figaro** qui, lui aussi, depuis sa création en 1826, a déménagé bien des fois.

• **Le boulevard Montmartre**

N°23 : Cet immeuble (à l'angle de la rue Vivienne) a eu plusieurs destinations : **Café Frascati**, célèbre sous le Directoire ; un immeuble de rapport dans lequel vécut deux ans Balzac, vers 1840, avant de se faire expulser ; puis siège de plusieurs journaux dont *Le Constitutionnel* et *Le Petit Journal*.

N°11 : Passage des Panoramas, construit en 1808, pour accéder à deux rotondes exploitant l'invention de l'anglais Joseph Barker, des panoramas peints par Pierre Prévost, avec ses élèves Daguerre et Bouton. Panorama dont la mode sera relancée en France, en 2015 à Rouen !

[**N° 10 : passage Jouffroy**, le dernier construit, en 1846, avec chauffage par le sol. Il abrite le **musée Grévin**, créé en 1881, par le caricaturiste André Grévin et le directeur du *Gaulois*, Arthur Meyer.]

[**N°6 : Café Le Madrid**, foyer de contestation sous le Second Empire où plusieurs membres de la future Commune se réunirent. Baudelaire, Maxime Du Camp, Henri Rochefort, entre autres, le fréquentèrent.]

Nous allons maintenant tourner à droite, rue du Faubourg Montmartre en nous arrêtant quelques instants sur le café-restaurant qui fait l'angle avec le boulevard Poissonnière, **Le Brébant**.

De nombreux dîners regroupant écrivains et artistes furent servis dans ce restaurant. C'est ici que furent notamment organisés certains dîners dits du « **Bœuf nature** », entre 1874 et 1878, auxquels ont participé Maupassant et Zola mais aussi bien d'autres : Paul Alexis, Paul Bourget, Léon Hennique...

[Les « Spartiates », cénacle de bibliophiles, auquel participaient notamment les Goncourt et Arsène Houssaye, se réunissaient également dans ce restaurant.]

Commentaire n°13 [Guy Pessiot] : La place Saint-Georges, de Gavarni à Carjat

Au cœur du 9^e arrondissement nous voici maintenant place Saint-Georges « lotie » en 1824.

L'hôtel de la fondation Dosne-Thiers, au nord de la place, ayant très peu de chose à voir avec Flaubert et de Maupassant, nous ne ferons que le citer. Adolphe Thiers a vécu là jusqu'en 1871, dans un immeuble racheté à ses beaux-parents. L'ancien hôtel a été détruit sous la commune et reconstruit en 1873.

Evoquons également rapidement, cet hôtel néo-Renaissance construit par l'architecte Renaud en 1840. Il est surtout connu pour avoir été le premier hôtel de la marquise de Païva, une célèbre demi-mondaine, courtisane, ou « lionne » du Second Empire. Flaubert en parle à plusieurs reprises dans sa correspondance en évoquant les dîners du vendredi de la marquise organisés dans son deuxième hôtel

de l'avenue des Champs Elysées (le Travellers club actuel, que je vous invite à visiter). Invité, pour la première fois, au dîner du 12 avril 1867, « un sous Magny » organisé par Théophile Gautier, il évoque « la Païva » dans ces termes « Quant à la dame, elle demanderait un long chapitre ». Elle a eu effectivement une vie très riche et mouvementée ! Les Goncourt, qui la connaissaient mieux, et qui comme à leur habitude ont la dent dure et sont facilement misogynes, la présentent, à 48 ans, « comme une vieille courtisane peinte et plâtrée ».

Nous sommes maintenant devant le buste d'un grand ami des Goncourt, et de Flaubert également, le dessinateur **Gavarni** (c'est un pseudonyme), à l'origine des fameux diners Magny, qui a vécu plusieurs décennies dans ce quartier, dont il a dessiné notamment les « Lorettes ». Il a habité non loin de là au n° 60 rue Saint Georges et également au n° 1 rue Fontaine où il avait une curieuse maison «comme un théâtre » pour illusionniste à la Robert Houdin, selon *le Journal* des Goncourt.

Ce célèbre dessinateur, caricaturiste, participa au succès de nombre de journaux au premier rang desquels *Le Charivari*. Flaubert, dès 1843, dans sa correspondance, apprécie ses dessins et tout autant ses légendes. Après la mort de Gavarni, en 1866, Edmond de Goncourt lui consacre un ouvrage, en 1873, ouvrage ainsi commenté par Flaubert : « Quel drôle d'homme, quelle drôle de vie ! », soulignant plus loin que par rapport à des hommes comme Gavarni « nous sommes plus rangés et plus funèbres ».

Ce monument en hommage à Gavarni a été érigé en 1911. Il est dû aux ciseaux du sculpteur Denys Puech (1854-1952). Son piédestal est illustré d'un bas-relief représentant, le Carnaval de Paris, manifestation annuelle parisienne lors du mardi gras, plusieurs fois illustrée par Gavarni. Derrière le personnage d'Arlequin se trouve une femme en pantalon, en « débardeur » (assez curieusement un débardeur est maintenant un vêtement du haut, « un marcel » ou un tee shirt sans manche, alors qu'au XIXe il s'agissait d'un pantalon !). Gavarni rappelle-là, qu'à l'époque, à Paris (mais ailleurs aussi) le pantalon était interdit aux femmes dans les rues, sauf, justement, au moment du carnaval. Pour en porter un, il fallait l'autorisation d'un commissaire de police !!

Il y aurait beaucoup à dire sur tous les amis et relations de Flaubert et Maupassant qui ont habité ce quartier. Juste un mot sur le photographe **Etienne Carjat** (1828-1906) qui, tout comme Nadar, les a photographiés tous les deux. Lui, comme la plupart de ses amis, a eu plusieurs logements dans le 9e :

56, rue Lafitte, à partir de 1861

62, rue Pigalle, de 1866 à 1869

10, rue Notre-Dame de Lorette à partir de 1869.

Carjat et Flaubert se connaissaient bien. En 1866, Carjat intervient à propos de la féerie de Bouilhet *Le Château des Cœurs*. Flaubert qui n'aimait pas la photographie, ni se faire photographier est passé devant son objectif, rue Laffitte, en juillet 1863, pour deux photos (en une unique séance) où il porte un même manteau et un curieux nœud papillon en forme de lavallière. On ne connaît de lui que cinq autres photos de Nadar, Borelli, Mulnier (nous sommes passés devant son atelier sur les boulevards) et Maxime Ducamp, sans compter une photo contestée. Quant à Maupassant, la moisson est un peu plus riche, même s'il reste dubitatif sur l'image que les photos donnent de lui. En 1880, suite à la mort de Flaubert, on lui demande une photo et voici ce qu'il répond, cette citation figure dans la biographie de Marlo Johnston, je cite : « Je ne l'ai jamais fait faire non par principe, mais par paresse ; et, malgré la demande de Carjat, que je connais, j'hésite beaucoup à prendre des poses en usage devant ce verre qui me reproduira avec une physionomie prétentieuse ». Carjat, que Maupassant avait rencontré aux dimanches de Flaubert, l'a photographié fin 1880, début 1881 dans son atelier, rue Notre-Dame-de-Lorette. Nous connaissons une douzaine d'autres photographies de Maupassant (en portrait ou en groupe) dont celles de Nadar, rue d'Anjou, de Raoul Autin, rue Laffitte et de Mélandri, son voisin l'hydropathe photographe, rue Clauzel.

Commentaire n°17 [Guy Pessiot] : Le parc Monceau et la statue de Maupassant

L'aménagement de la Plaine Monceau fait partie des grands travaux réalisés sous Napoléon III, sous la conduite du baron Haussmann ; ils sont financés dans ce quartier par les frères Péreire.

Le parc Monceau a une histoire plus ancienne, il n'est pas seulement, en effet, une création du Second Empire.

Sous l'Ancien régime nous étions ici dans le petit village de Monceaux, dans la propriété du seigneur du lieu, le fermier général Grimod de la Reynière (grand-père du célèbre gastronome). Cette propriété, qui était bien plus grande que l'actuel parc, fut achetée en 1778 par le Duc de Chartres, chef de la maison d'Orléans, père de Louis-Philippe, qui prendra le nom de Philippe Egalité en 1792. Celui-ci fit appel à l'écrivain, paysagiste et architecte Carmontelle qui y construisit, selon la mode de l'époque, des temples, fabriques, pagodes, ponts, pyramides, si bien qu'on appela la propriété « la Folie de Chartres ». Il reste encore quelques traces de ces folies, telles les colonnades de la « Naumachie » qui proviendraient d'une église de Saint-Denis incendiée en 1719.

Ce jardin a été plusieurs fois amputé notamment vers 1787, lors de la construction du mur de Fermiers généraux, à l'emplacement de l'actuel boulevard de Courcelles, dont il nous reste la rotonde à colonnade ou « propylée », comme les appelait Ledoux qui fut renvoyé avant l'achèvement de cette rotonde.

En partie ouvert au public sous la Révolution, ce parc a été vendu comme bien national, puis est revenu, sous la Restauration, dans la famille d'Orléans et a enfin été acheté par la Ville de Paris, en 1860, pour en faire un jardin public, remanié par Alphand.

Outre ce buste Maupassant par Raoul Verlet, le parc est riche de plusieurs statues : Gounod, Musset, Chopin et quelques autres. Une sélection qui n'est pas du tout représentative des écrivains et artistes qui ont vécu dans ce quartier à la mode sous la Troisième République. Il faudrait pour cela y ajouter également : Manet, Gervex, Puvix de Chavannes, Debussy, Dumas fils, Edmond Rostand, Marcel Proust... et, bien entendu, Flaubert.

Guy de Maupassant par Raoul Verlet.

Raoul Verlet (1857-1923) est né à Angoulême où il réalisa plusieurs sculptures (dont la grande statue de Sadi Carnot). Elève de Barrias, spécialisé dans les monuments officiels et commémoratifs, il a vécu plusieurs décennies à Louviers où il a été président de l'association des Amis des Arts de l'Eure. Après la première guerre mondiale, il est l'auteur notamment des monuments aux morts de Louviers et de Rouen, ce dernier ayant été érigé au cimetière Saint-Sever, près du cimetière anglais.

Il est, pour nous, surtout l'auteur de deux statues de Maupassant, celle-ci de ce parc Monceau, en marbre, réalisée en 1897 et celle de Rouen, en bronze, inaugurée en 1900.

Ce monument représente Maupassant, en buste sur une colonne, au-dessus d'une jeune femme qui s'évade, par sa rêverie, du livre qu'elle était en train de lire. On appelle communément cette statue « La Liseuse ». Le sculpteur Verlet (ou le Comité qui a été à l'origine du monument) a tiré cette scène de *Fort comme la mort* : le peintre Bertin, en quête de sujet pour son œuvre, est fasciné par une femme en train de lire sur un banc du parc et demande à la fille de sa maîtresse, Annette, de prendre une pause semblable en se laissant laisser griser par sa lecture, "puis, ferme le bouquin, lève les yeux, pense et rêve". Mais devant l'inquiétude de la mère d'Annette, le peintre doit interrompre les séances de pause et renoncer à son tableau. Verlet réalisera la scène abandonnée par le peintre.

Elle a été inaugurée le 24 octobre 1897, en l'absence, comme l'a noté la presse, des parents de Maupassant, âgés de soixante-seize ans et en trop mauvaise santé pour se déplacer du midi. Son père Gustave, n'apprécia guère le dessin du buste de son fils reproduit dans *Le Gaulois*, le comparant à « une figure de major de table d'hôte ! »

Emile Zola a fait, de nouveau comme pour la mort de Flaubert et de Maupassant, un beau discours au nom, je le cite, « des amis de Maupassant » en évoquant notamment sa première rencontre avec Maupassant, à deux pas d'ici, chez Flaubert, rue Murillo, comme vient de le rappeler Joëlle.

Cette statue est en mauvais état (le livre est cassé ...). Un site existe sur les réseaux sociaux, sur Facebook, intitulé « Sauvons Guy de Maupassant ».

Le buste en bronze de Rouen par Verlet a été réalisé à partir ce buste en marbre. Il a été inauguré en mai 1900 et il se situait dans le square Verdrel, près de la rue Thiers, non loin du monument de Flaubert par Chapu, le long de la façade du musée des Beaux-Arts et déplacé depuis dans la cour du musée Flaubert et de la médecine.

Contrairement à ce buste, le buste rouennais n'a pas été conservé, puisque fondu par les allemands, avec d'autres statues, en décembre 1941.

Il a été remplacé, à Rouen, en 1948, par un nouveau buste du sculpteur Robert Busnel, installé à un autre endroit du jardin, vers la rue Jeanne d'Arc.

Commentaire n° 17 [Marlo Johnston] : Un souvenir de Maupassant, le parc Monceau

En sortant de chez M. de Cernuschi, je voulais me rendre avenue Friedland ; je pouvais prendre l'allée centrale du parc ou celle des nourrices à gauche, c'était mon plus court chemin, mais je ne sais pourquoi, je pris à droite, l'allée qui longe le boulevard de Courcelles. Je passai à côté de la mare aux canards où se trouvent deux cygnes blancs bien chétifs. Peu après je remarquai une dame assise, seule, lisant un livre qui paraissait l'occuper entièrement. Quelques pas plus loin, je m'assis un moment, admirant la pose gracieuse de cette dame qui, toute à sa lecture, ne voyait rien de ce qui se passait à ses côtés ; puis je m'éloignai un peu pour m'asseoir au soleil. [...] Je me trouvais bien à cette place ; le soleil filtrant entre les branches, me frappait juste sur les jambes, cette belle verdure fraîche me faisait du bien aux yeux ; j'entendais craquer les bourgeons au-dessus de ma tête, faisant un bruit semblable aux grosses gouttes de pluie lorsqu'elles tombent sur les feuilles.

Il est délicieux, ce parc, en cette saison ; j'y ai passé un moment très agréable ; je me sentais pris par une rêverie très douce, j'étais comme sous l'influence d'un de ces fins parfums d'Orient, parfums des dieux, qui vous font passer par les rêves les plus extraordinaires... J'en fus arraché par le bruit que faisaient trois jardiniers qui venaient pour planter une superbe musacée. Je pris plaisir à assister à l'opération : les jardiniers prenaient un soin tout particulier pour remuer la plante, ils n'y touchaient qu'avec une très grande délicatesse, enfin lorsqu'elle fut en place, je me levai pour l'admirer de près. Elle était vraiment jolie. Je quittai le parc sous le charme du calme que j'y avais trouvé et aussi de la satisfaction que j'avais éprouvée à regarder cette ravissante plante.

Souvenirs de *François Tassart*, qui ajoute que le monument à la mémoire de Maupassant se trouve sur l'emplacement de la musacée (arbre tropical de la famille des bananiers).

Sources jointes [Marlo Johnston et Emmanuelle Grandadam] : Le parc Monceau, dans l'œuvre de Maupassant

Maupassant évoque le parc Monceau à plusieurs reprises dans son œuvre, dans *Le Père*, dans *Bel-Ami* et enfin dans *Fort comme la mort*. Un extrait de *Fort comme la mort* permet de comprendre le sujet de la sculpture dite « La Liseuse ». Le peintre Bertin, le héros du roman, en quête de nouveaux sujets pour ses toiles, se promène, Parc monceau, aux côtés d'Annette, la fille de sa maîtresse, et on peut trouver l'origine de la sculpture de *La Liseuse* dans cette citation :

...et ils passèrent devant une jeune femme assise sur une chaise, un livre ouvert sur les genoux, les yeux levés devant elle, l'âme envolée dans une songerie.

Elle ne bougeait pas plus qu'une figure de cire. Laide, humble, vêtue en fille modeste qui ne songe point à plaire, une institutrice peut-être, elle était partie pour le Rêve, emportée par une phrase ou par un mot qui avait ensorcelé son cœur. Elle continuait, sans doute, selon la poussée de ses espérances, l'aventure commencée dans le livre.

Bertin s'arrêta, surpris :

« C'est beau, dit-il, de s'en aller comme ça. »

Ils avaient passé devant elle. Ils retournèrent et revinrent encore sans qu'elle les aperçût, tant elle suivait de toute son attention le vol lointain de sa pensée.

Le peintre dit à Annette :

– Dis donc, petite ! est-ce que ça t'ennuierait de me poser une figure, une fois ou deux ?

– Mais non, au contraire !

– Regarde bien cette demoiselle qui se promène dans l'idéal.

– Là, sur cette chaise ?

– Oui. Et bien ! tu t'assoiras aussi sur une chaise, tu ouvriras un livre sur tes genoux et tu tâcheras de faire comme elle. As-tu quelquefois rêvé tout éveillée ?

– Mais, oui.

– À quoi ?

Et il essaya de la confesser sur ses promenades dans le bleu ; mais elle ne voulait point répondre, détournait ses questions, regardait les canards nager après le pain que leur jetait une dame, et semblait gênée comme s'il eût touché en elle à quelque chose de sensible.

Inauguration du monument de Guy de Maupassant au Parc Monceau, discours d'Émile Zola (24 octobre 1897)

Je ne suis qu'un ami, je parle simplement au nom des amis de Maupassant, non pas des amis inconnus et innombrables que lui valurent ses œuvres, mais des amis de la première heure qui l'ont connu, aimé, suivi dans sa marche vers la gloire.

C'est près d'ici que je le rencontrai pour la première fois, il y a déjà plus d'un quart de siècle, chez notre bon et grand Flaubert, dans ce petit appartement de la rue Murillo, dont les fenêtres donnaient sur les verdure de ce parc. Je me revois, penché là-haut, coude à coude avec lui, regardant tous deux les beaux ombrages, apercevant un coin luisant de la nappe d'eau qui est là, causant de ce portique dont les colonnes s'y reflètent. Et quelle étrange chose, après plus de vingt-cinq ans, que ce jeune homme, alors inconnu, revive même dans le marbre, et que ce soit moi qui aie la joie d'y saluer son immortalité.

Lors de notre première rencontre, là-haut, dans le cabinet de travail du bon et grand Flaubert, tout retentissant, tout brûlant de la passion des lettres, Maupassant n'était guère qu'un écolier à peine échappé des bancs du collège. Il y avait là Goncourt, Daudet, Tourgueneff, ses aînés, et il se faisait devant eux si modeste avec son tranquille sourire, qu'aucun de nous ne prévoyait alors son éclatante et rapide fortune. On l'aimait pour sa gaieté sonnante, pour sa belle santé, pour ce charme de la force qui émanait de lui. C'était l'enfant bien portant et rieur de la maison, à qui tous les cœurs s'étaient donnés.

Puis vinrent les années de début. Alors, Maupassant noua d'autres amitiés, partit à la conquête du monde avec Huysmans, Céard, Hennique, Alexis et Mirbeau, et Bourget, et d'autres encore. Quelle belle fête de jeunesse! comme les cerveaux flambaient! et combien ces liens de sympathies premières restèrent solides! Car, si la vie fit plus tard son œuvre, si elle emporta chacun à son destin, il faut dire hautement que Maupassant resta toujours un ami fidèle, eut toujours pour ses anciens frères d'armes la main tendue et le cœur chaud.

Le succès vint, la célébrité éclata en coup de foudre. Maupassant fut un homme heureux, si un tel mot peut se dire après l'effroyable fin où il sombra. Maintenant qu'il a fait son œuvre, maintenant que le voici immortalisé parmi ces ombrages, j'ose même penser que cette fin terrible ajoute à sa figure, l'élève à une hauteur tragique et souveraine dans la mémoire des hommes. Dès ses débuts, il fut acclamé, les quelques amis que je nommais tout à l'heure devinrent légion ; il conquiert les salons aristocratiques, après avoir conquis les salons bourgeois. Ce fut vers lui une ruée de toutes les admirations, de toutes les tendresses. Et, jusqu'après le tombeau, vous voyez bien que la gloire lui réussit, puisque voici sa mémoire qui s'éternise dans ce gracieux monument, symbole du don que la femme lui avait fait de son âme, et puis que nous fêtons ici son buste, lorsque tant d'autres de ses aînés, et des plus illustres, attendent encore le leur!

C'est que Maupassant est la santé, la force même de la race. Ah! quelles délices de glorifier enfin un des nôtres, un Latin à la bonne tête limpide et solide, un constructeur de belles phrases, éclatantes comme de l'or, pures comme du diamant! Si une telle acclamation a constamment retenti sur son passage, c'est que tous reconnaissent en lui un frère, un petit-fils des grands écrivains de notre France, un rayon du bon soleil qui féconde notre sol, mûrit nos vignes et nos blés. On l'aimait

parce qu'il était de la famille et qu'il n'avait pas honte d'en être, et qu'il montrait l'orgueil d'avoir le bon sens, la logique, l'équilibre, la puissance et la clarté du vieux sang français.

Cher Maupassant, mon cadet que j'ai aimé, que j'ai vu grandir avec une joie de frère, j'apporte à votre entrée dans la gloire l'applaudissement de tous les fidèles amis d'autrefois. Si notre bon et grand Flaubert pouvait de-là-haut, de sa table d'acharné travail, assister à votre glorification, de quelle fierté son cœur ne serait-il pas gonflé, en nous voyant rendre cet hommage à celui qu'il nommait son fils en littérature! Et son ombre y est du moins et, par ma voix, nous sommes tous là, nous vous admirons, nous vous aimons, nous saluons votre immortalité.

Commentaire n° 18 [Marlo Johnston] : Le Musée Cernuschi

Maupassant rencontrait Henri Cernuschi en 1884, et à cette époque l'immeuble de l'avenue Velasquez était le domicile du collectionneur. En revenant de sa visite il racontait à François :

« Hier je suis allé faire une visite au comte Cernuschi. Son hôtel du parc Monceau est superbe et majestueux. L'intérieur ne ressemble en rien aux maisons ordinaires, c'est un vrai musée. Il y a des céramiques intéressantes, mais ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est son salon, très grand, élevé de plus de douze mètres dans lequel il a réuni une collection de bronzes japonais de toute beauté, un bouddha de Méjouro monté sous un dais, le tout haut de sept à huit mètres, puis un brule-parfum de Kioto, un autre représentant un dragon et d'une finesse tout artistique ; il a aussi un dieu de la guerre chinois et un japonais, ils sont cocasses dans la drôlerie de leur accoutrements, sans parler de leurs figures bizarres aux barbes pointues. Il a sûrement chez lui des objets de très grande valeur. »

À sa mort en 1896, Henri Cernuschi légua la maison et sa collection asiatique à la ville de Paris.

Souvenirs du bal d'Henri Cernuschi, mai 1888.

Mon maître était assis sur sa chaise basse de travail, enveloppé d'un grand peignoir et de serviettes, ne laissant à nu que le cou et la tête et l'artiste [maquilleur] se mit à l'œuvre : ses doigts longs et maigres, fripés comme ceux d'une lavandière, couraient, glissaient avec une dextérité qui ne manquait pas de grâce sur le cou et le visage [du sujet] qui montrait en ce moment l'impassibilité forcée de quelqu'un qui brave une douleur. En ce calme voulu on sentait bien que cette opération était désagréable à M. de Maupassant. Alors, pourquoi, dira-t-on, se laisser imposer une pareille torture ?

Déjà les cheveux prennent la teinte de l'encre violette, et [...] ils arrivent à prendre un beau noir d'ébène ; puis à l'aide de ses pinces, l'artiste lui dessine le tour de la bouche des yeux et du nez. En ce moment, celui qui avait l'aspect d'un nègre, est secoué de quelques mouvements nerveux ; l'opérateur qui s'en aperçoit, lui dit : « Cela va être fini, Monsieur ». [...]

Une heure plus tard, mon maître était habillé, souliers vernis, chaussettes de soie noire, un pantalon bleu très clair, un gilet à raies blanches et or, un habit rouge à boutons de métal ; le col blanc de sa chemise faisait ressortir le noir de son cou et de son visage. Coiffé d'une chéchia, M. de Maupassant se regarde dans la glace et n'a pas même un de ces sourires de satisfaction dont les nègres sont si prodigues, pour montrer la blancheur de leurs dents, quand ils se voient en si belle tenue. Mon maître se dirige alors vers le salon où il est reçu par les exclamations [du perroquet] Jacquot, qui monte et descend sur son perchoir, de toute la vitesse qu'il peut fournir, tant il était étonné à la vue de ce visage noir et de cet habit rouge. Il se calme enfin, et revenu de sa surprise, il dit avec force : « Maupassant ! Maupassant ! te voilà de retour... » et il rit de tout son cœur.

François Tassart, *Nouveaux souvenirs*.

Il y avait bal, ce soir-là, chez M. Cernuschi, dans son hôtel de l'avenue Velasquez... Sous l'œil divinement indifférent du grand bouddha de bronze qui, accroupi sur son lotus, dominait le vaste hall brillamment illuminé, une foule bigarrée se pressait en costumes de tous les pays et de tous les temps,

car le bal que donnait le vieux patriote italien était un bal travesti. J'y accompagnais José-Maria de Heredia, et nous faisons modeste figure parmi les déguisements somptueux, exotiques, bizarres qui nous entouraient. On y voyait des Incroyables et des Turcs de comédie. Un chevalier en armure s'y promenait, la visière de son casque baissée, entre une colombine et une druidesse. Les siècles se confondaient en une amusante cohue de couleurs et d'oripeaux, qui était le « Tout Paris » mondain, artistique et littéraire d'alors que M. Cernuschi avait convié à cette fête costumée.

[...]je me trouvais à côté d'un moine en robe de bure. Ce moine barbu et qui portait un lorgnon, n'était autre qu'Émile Zola, et comme je le considérais avec curiosité, José-Maria de Heredia frappait l'épaule d'un nègre du plus bel ébène en l'interpellant d'un amical : « Bonjour Guy ».

José-Maria de Heredia aimait beaucoup Guy de Maupassant qu'il avait connu chez Flaubert. Il prisait de Maupassant sa droiture de caractère, sa franchise, la sûreté de ses relations, et il admirait profondément le talent du conteur normand. Un succès rapide et constant avait fait de lui une des figures les plus en vue de la littérature d'alors.

Henri de Régnier, *Nouvelles littéraires*, 29 avril 1933.

« Je revois ces magnifiques cortèges costumés montant le vaste escalier, fouillis de verdure tout bordé de statues colossales ; je vois Madame Pasca, habillée en dogaresse vénitienne, et Maupassant déguisé en page nègre, portant la queue de sa traine. »

Gustave Schlumberger, *Mes souvenirs*, t. II, p. 174.